

Introduction

Madalina DANA

Paris 1 Panthéon Sorbonne/ANHIMA (UMR 8210)
madalina-claudia.dana@univ-paris1.fr

Franck PRÊTEUX

Université Paris Sorbonne/ANHIMA (UMR 8210)
franck.preteux@paris-sorbonne.fr

Pour quiconque observe une carte ou une vue satellitaire de la Turquie, la mer de Marmara apparaît clairement. Quoi de plus simple que de délimiter alors au sens géographique la « région des Détroits » ? Pour aller vite, dans notre représentation mentale, elle est un filet d'eau reliant la mer Noire et l'Égée, un sas entre deux espaces maritimes.

Poursuivons en insistant sur le regard du voyageur, du géographe. Qu'est-ce que la région des Détroits pour le voyageur du temps présent, qui arrive à Istanbul, ville capitale, et commence son périple par le Bosphore ? Passés la foule de la ville et le charme des stations balnéaires des rives du Bosphore, il ne peut qu'être frappé en suivant la côte asiatique vers Gemlik et Panormos, par la disparition progressive des activités balnéaires au profit d'un paysage agricole et peu urbanisé. Seuls les passages fréquents des gros navires de commerce au large témoignent de l'activité maritime majeure sur la mer de Marmara. Que ce soit sur la côte européenne ou sur la côte asiatique, le constat est identique : l'espace littoral de la mer de Marmara est peu exploité. Il faut rejoindre Çannakkale, dans le détroit des Dardanelles, pour retrouver l'animation d'une grande agglomération.

Les voyageurs des XVIII^e et XIX^e siècles ont livré d'autres témoignages sur la région des Détroits. Pour la majorité d'entre eux, l'entrée en mer de Marmara commençait par une halte dans les Dardanelles, le temps de procéder à la vérification des documents de voyage à la douane ottomane, avant de poursuivre vers Constantinople. Pourquoi

alors ne pas profiter de cet arrêt pour visiter les lieux chantés par Homère et Apollonios de Rhodes ? Pour d'autres, plus rares, la traversée de la région des Détroits s'est opérée d'ouest en est, pour passer de l'Europe à l'Asie. On franchissait aisément ce bras de mer pour s'enfoncer dans les espaces de la Bithynie, de la Galatie ou de la Paphlagonie.

Pour les navigateurs de l'Antiquité, la Propontide et les Détroits se réduisaient à la « route maritime des Détroits », passage vers le Pont-Euxin, domaine à la fois fascinant et dangereux, lié à la légende de la Toison d'or. Les cités grecques des Détroits et de la Propontide apparaissaient alors à ces marins et à ces aventuriers comme autant d'escales peuplées de Grecs, de jalons en direction du nord dans un territoire qui était par bien des aspects déjà le monde barbare.

On le conçoit aisément, chacun a fait part de son souvenir du passage des Détroits, de sa représentation mentale du paysage rencontré durant le voyage.

Donner une profondeur historique à la « région des Détroits » s'avère plus complexe. La notion de région appliquée à l'espace de la Propontide et des Détroits est une construction athénienne du milieu du V^e siècle avant notre ère, observable dans les listes du tribut athénien de la Ligue de Délos à partir de 454. Considéré dans un premier temps comme le nom du détroit séparant la Chersonèse de Thrace de la Troade, l'Hellespont est devenu la désignation commode de toute la zone des Détroits jusqu'à Byzance. Le district de l'Hellespont est un des cinq districts de perception du *phoros* dans l'*archè* athénienne. Il regroupe les cités contributrices situées entre Ainos en Thrace égéenne et Byzance mais également les cités de la côte asiatique (Cyzique, Chalcédoine, Parion, Lampsaque et Abydos notamment). À l'époque hellénistique, ce glissement sémantique est encore observable. L'association des *technites* dionysiaques de l'Ionie et de l'Hellespont recrutait des artistes jusqu'à Chalcédoine.

Un rapide inventaire historiographique des études consacrées à la région des Détroits nous conduit à penser que les historiens n'ont pas suivi les Athéniens, qui avaient attribué à la région des Détroits un caractère d'homogénéité, fut-elle uniquement fiscale.

Des études précises de la Propontide et des Détroits existent, mais il ne s'agit que d'études régionales assez anciennes, sur une portion restreinte de cet espace maritime. Les savants ont semblé avoir privilégié des études de géographie historique selon deux axes de réflexion. Dans un premier temps, ils se sont attachés à retrouver les sites mentionnés dans les récits mythiques, l'*Iliade* et les *Argonautiques* notamment, mais aussi les voyages d'Io et d'Hellè dans la région. Ces études ont conduit Heinrich Schliemann à identifier les vestiges de l'ancienne Troie sur la colline d'Issarlık. Par la suite, les études de géographie

historique ont abouti à des synthèses de topographie régionale appliquées à des espaces centrés sur une cité majeure et sa plaine d'occupation. On peut citer les études sur la Troade par W. Leaf (1912) et par J. M. Cook (1973), d'U. Kahrstedt (1954) sur la Chersonèse de Thrace et l'ouvrage de L. Loukopoulou sur la colonisation de la partie thrace des Détroits (1989)¹. Les nombreux travaux consacrés par Louis Robert à l'Asie Mineure et à des cités des Détroits ont ouvert des perspectives de recherche transversales, ne relevant plus seulement de la géographie historique. Pourtant, l'approche de la géographie historique est encore opérante dans la région, tant notre connaissance de cet espace est incomplète. Il reste des localités mentionnées par Xénophon dans ses *Helléniques* ou dans l'*Anabase* à identifier clairement sur le terrain. Ce travail est indispensable et constitue une base pour construire une étude à l'échelle régionale.

Mais les approches régionales se doivent d'être multiples et il faut tenir compte du développement de nouveaux concepts opératoires dans les sciences de l'Antiquité.

Pour ce qui est de la notion de « région », elle découle, comme le montre Kostas Vlassopoulos, de l'insatisfaction des historiens au regard de la *polis*, concept commode pour les historiens, car, si les communautés pouvaient varier, la forme, *polis*, restait. De cette manière, l'histoire grecque gagne son unité à travers ce dénominateur commun, malgré l'absence d'un centre². Or, dans les deux dernières décades, le concept a été mis à l'épreuve, pour être remplacé par les réseaux et *world systems*³, ce qui a mené à une réflexion sur la notion de région. Il convient néanmoins de mettre en garde contre le risque de commettre des anachronismes si l'on applique mécaniquement des concepts modernes à des réalités antiques. Toute analyse doit être nuancée et tenir compte des contextes propres à chaque époque.

On trouve l'origine du concept dans la géographie⁴, alors qu'il est simultanément mis à mal par le célèbre ouvrage de N. Purcell et P. Horden, qui montrent que dans l'histoire méditerranéenne ce n'est pas la géographie mais les relations mises en place par

¹ Voir le tout récent volume consacré à Cyzique : M. Sève, P. Schlösser (dir.), *Cyzique, cité majeure et méconnue de la Propontide antique*, Nancy, 2014.

² M. Dana, « Le "centre" et la "périphérie" en question : deux concepts à revoir pour les diasporas », *Pallas*, 89, 2012, p. 57-76.

³ I. Malkin, *A Small Greek World: Networks in the Ancient Mediterranean*, New York-Oxford, 2011 ; K. Vlassopoulos, « Between East and West: the Greek Poleis as Part of a World System », *AWE*, 6, 2007, p. 91-111.

⁴ P. Brun, *Les archipels égéens dans l'Antiquité grecque (V^e-II^e siècles avant notre ère)*, Paris, 1996 ; K. Freitag, *Der Golf von Korinth: Historisch-topographische Untersuchungen von der Archaik bis in das 1. Jh. V. Chr.*, Munich, 2001.

les stratégies humaines (redistribution, *hinterlands* dispersés) qui créent les territoires⁵. K. Vlassopoulos propose d'explorer à la place le concept de régions politiques, socio-culturelles et économiques, tout comme le concept d'identités régionales. Or, ces identités régionales, connectées avec les régions politiques, sociales, culturelles et économiques, ne sont pourtant pas réductibles aux contextes régionaux préexistants. Autrement dit, le développement des identités régionales ne prend pas place dans chaque région⁶. Elles représentent plutôt un exemple de « communautés imaginées »⁷. Par conséquent, la question que nous nous posons est de voir si, au-delà à la fois des réalités géographiques concrètes et des cartes mentales – l'image que les Anciens se faisaient de cet espace pris dans sa dimension globale –, il ne serait pas possible d'identifier un élément fédérateur, qui se traduirait par un certain sentiment d'appartenance à une communauté. Il peut s'agir d'une appartenance ethnique, politique ou culturelle, mais qui dépasserait les revendications civiques. En même temps, il convient de noter l'absence de tout *koinon* politique ou d'autre forme d'organisation fédérale, malgré l'existence du *koinon*, d'une autre nature, créé autour du sanctuaire et du culte d'Athéna Ilias.

D'autre part, sur le plan des représentations, comment pensait-on les Détroits ? Y avait-il une véritable conscience d'une entrée vers l'espace clos qu'est le Pont-Euxin ? Ou bien d'une sortie vers la voie de circulation qu'était la mer Égée ? Comment écrit-on l'histoire d'un espace compris entre deux « bouches » : ses habitants sont-ils « happés » par le « gouffre » qu'était le Pont-Euxin – si l'on considère la description qu'en donne Ménandre dans sa pièce *La Samienne* – ou bien « libérés » par l'Égée ?

Il s'agit tout d'abord d'un espace marqué par la présence grecque, premier élément identitaire : comme dans le Pont, on voit apparaître le découpage ionien-dorien, auquel s'ajoute l'élément éolien autour du golfe Mélas et en Troade ; des solidarités mégariennes, par exemple, sont évidentes, comme l'a montré récemment Adrian Robu⁸. Les Grecs d'origines différentes doivent donc composer avec d'autres Grecs, mais aussi avec les

⁵ P. Horden, N. Purcell, *The Corrupting Sea: a Study of Mediterranean History*, Oxford-Malden (Mass.)-Victoria, 2000.

⁶ Pour les identités siciliotes, voir le discours du Syracusain Hermocrate (Thucydide, VI, 44, 2-5), à travers lequel on voit comment l'identité siciliote commune fonctionne comme un argument politique, pour déterminer les peuples d'Italie à faire front commun contre Athènes. Voir C. Antonaccio, « Ethnicity and Colonization », dans I. Malkin (dir.), *Ancient Perceptions of Greek Ethnicity*, Washington, 2001, p. 113-157.

⁷ K. Vlassopoulos, « Regional perspectives and the study of Greek history », *Incidenza dell'Antico*, 9, 2011, p. 9-31.

⁸ A. Robu, « Les établissements mégariens de la Propontide et du Pont-Euxin : réseaux, solidarités et liens institutionnels », *Pallas*, 89, 2012, p. 181-195.

populations « barbares ». Ces dernières représentent un arrière-fond glissant – car les groupes sont mal identifiés – et unificateur à la fois. Une certaine unité grecque régionale pouvait-elle se greffer sur cet arrière-fond ? On y pense quand on considère les histoires locales, qui, bien que majoritairement civiques, vantant le rôle de chaque cité prise individuellement, présentent en toile de fond les mythes renvoyant aux anciens habitants de ces terres : par ailleurs, ces écrits privilégient une archéologie du passé mythique plus que de récits historiques. Ainsi, à partir du titre donné à toute une série d'histoires locales, les *Bithyniaka* (dont l'ouvrage d'Arrien de Nicomédie est le plus connu, mais pas le seul sur ce sujet), on peut appliquer à la Bithynie la notion de région ou microrégion. L'élément grec, à travers les fondations mythiques et la prolifération des héros helléniques, ne vient pas remplacer ou concurrencer cette identité territoriale, mais la renforcer : l'exemple le plus éclatant, que l'on verra développer dans ce volume, est celui d'Ilion. Cette cité revendique fièrement son appartenance au patrimoine universel en tant qu'héritière de la mythique Troie, mais affirme aussi une forte identité locale et régionale, en tant que siège d'une confédération qui a comme vocation de défendre les intérêts locaux.

À partir de ces considérations, surgit inévitablement la question de la perception et de la représentation de l'espace. À une première vue, les cités littorales de la côte micrasiatique et les deux plages importantes, la Bithynie et la Troade, semblent « accrochées » en quelque sorte plus à la mer qu'à l'intérieur de l'Asie Mineure, alors que la Thrace égéenne, à l'exception peut-être des cités littorales, semble orientée plutôt vers le nord de l'Égée et l'espace thraco-macédonien. Néanmoins, il ne s'agit que d'une impression, car par exemple Byzance, fondée sur la côte européenne mais encadrant le Bosphore thrace avec sa « sœur » Chalcédoine, est plutôt tournée vers l'Asie Mineure, en raison de sa pérée, et moins vers la Thrace d'où venait la perpétuelle menace des populations locales. Quel rôle revient-il alors à la Propontide, autour de laquelle les Grecs ont choisi de s'installer « comme les grenouilles autour d'une mare » ? Est-elle là pour séparer l'Europe de l'Asie ou bien pour attirer la côte européenne vers l'espace littoral micrasiatique ? Autrement dit, représente-elle un espace de rupture ou un lien, un « pont » (« Helles-pont ») ?

En ce qui concerne la question du regard porté sur les Détroits par les Anciens, on verra comment elle pourrait être tranchée si l'on prend en compte une évolution chronologique de l'image de cette région. Quant aux autres aspects, cette question peut même s'avérer inutile : il faut mieux se demander si la Propontide peut avoir une identité en soi, en raison de la force centripète de la Mer, comme l'affirme Patrice Schlosser dans sa thèse. Pour certains aspects, notamment économiques, cette unité est difficile

à démontrer : Franck Prêteux conclut dans sa thèse sur la présence de sous-ensembles régionaux plutôt que d'un vaste espace d'échange unitaire⁹. Du point de vue politique et administratif, en revanche, la « discontinuité morphologique des Détroit n'a pas été un obstacle à la mise en place d'une autorité politique continue, qui parfois a décidé de placer ses deux rives sous une même administration », comme le remarque Gwladys Bernard dans un article sous presse concernant le « Cercle du Détroit » de Gibraltar¹⁰. Or, c'est ce que font les Romains pour la région du Bosphore. La circulation, la communication et la mobilité sur la même rive ou entre les deux rives peuvent offrir des réponses plus satisfaisantes aux questions que nous nous posons sur l'identité et (une possible) unité de cette région.

Par ce biais, nous espérons contourner, ou même rendre caduque, l'interrogation proposée par Peregrine Horden et Nicholas Purcell, selon lesquels la Méditerranée ancienne se caractérise par une fragmentation extrême des territoires ainsi que par l'instabilité et l'imprévisibilité du climat : la mer serait-elle « corruptrice » dans le sens qu'elle sépare plus qu'elle ne rapproche ? Nous sommes évidemment devant des communautés distinctes, mais les échanges, notamment culturels, représentent la base des réseaux supra-civiques qui assurent une identité régionale. Autrement dit, on a affaire à un espace politiquement fragmenté, mais culturellement unifié à travers les réseaux : dans le *koinon* d'Athéna Ilias on retrouve naturellement des cités de la Troade, mais aussi Chalcédoine et Myrléa en Bithynie. Qui plus est, des éléments d'individualisation, tels les ateliers spécifiques à chaque centre, agissent paradoxalement comme marqueurs culturels régionaux : les faits culturels sont des traits à la fois particularisants (d'un centre de production) et intégrateurs (par la circulation régionale, comme la poterie produite dans un centre des Détroits et écoulée dans la mer Noire). On peut envisager le même rôle pour la religion, les mythes, les antiquités sur lesquelles reposent les histoires locales : ils sont des points d'ancrage qui permettent d'attribuer une identité à un espace plus large. Byzance, par exemple, a une double identité, civique – caractérisée par des divinités spécifiques – et régionale, impliquant une intégration des communautés du territoire. Le Kynosèma, lui, attire les regards sur ce Détroit en particulier pour rappeler l'importance de ces « monuments du chien » pour les autres espaces grecs de passage.

⁹ F. Prêteux, *La Propontide et ses détroits dans l'Antiquité grecque (VIII^e-I^{er} siècles av. J.-C.) : géographie historique et développement des implantations littorales*, Diss., Paris Sorbonne Paris 4, 2007.

¹⁰ G. Bernard, « L'espace politique du détroit de Gibraltar sous le Haut-Empire romain : la désagrégation du "Cercle du Détroit" ou l'appartenance à un horizon stratégique commun ? », dans M. Trannoy-Coltelloni (dir.), *Le Cercle du Détroit en question. Actes de la journée d'études, Paris, 14 janvier 2012* (sous presse).

*

Le point final d'intérêt serait donc la construction d'une « identité régionale », dans les conditions où, précisément, les limites de la région ne sont pas clairement posées ; ce travail sur la délimitation de l'espace représente par ailleurs l'un des enjeux principaux de cette rencontre. Ainsi, si l'on ne peut pas invoquer une identité affirmée et assumée de manière explicite, il nous reste néanmoins à analyser les pratiques communes et notamment les rapports entre cités, les réseaux et les échanges ; ces derniers, à leur tour, se font le reflet des choix sinon identiques, du moins similaires. Au cœur de cette analyse se retrouvent aussi bien les individus et les relations interpersonnelles, que les *koima* institutionnels et les rapprochements économiques et commerciaux. Avec la provincialisation et le changement d'équilibre entre Nicée et Nicomédie, les villes qui montent, d'une part, et Cyzique, de l'autre, et avec l'isolement relatif de Byzance, on peut toujours s'interroger sur la résistance d'anciens réseaux au nouveau découpage de la région. Les Romains ont-ils acté le partage entre la Thrace et l'Asie ?

Certaines relations peuvent être facilitées par un *myth charter* à caractère supra-civique, dont le fond est constitué à la fois des mythes panhelléniques, des mythes locaux et des traditions de fondation communes à plusieurs cités, pourvu qu'elles partagent la même métropole. Qui plus est, on retrouve les échos de ce passé partagé chez les historiens locaux, qui se font tous porteurs des valeurs de la *paideia*. Une place à part est également occupée par les populations locales, qui peuvent se retrouver d'un côté et de l'autre de la Propontide, faisant ainsi comme un « pont » entre la côte européenne et la côte asiatique.

La question, après cette mise en perspective raccourcie, est finalement assez simple : peut-on parler de spécificité(s) régionale(s), et pour quelle région ? Nous espérons que les articles du volume que nous présentons apportent, sinon la réponse, du moins quelques réponses ponctuelles à cette série de questionnements.